

## spectacles

**Aimerons-nous Olga Georges-Picot, la vedette de l'année, personnage principal du dernier film d'Alain Resnais, qui nous explique dans un entretien exclusif pourquoi il l'a choisie ?**  
\* propos recueillis par Alain Schifres

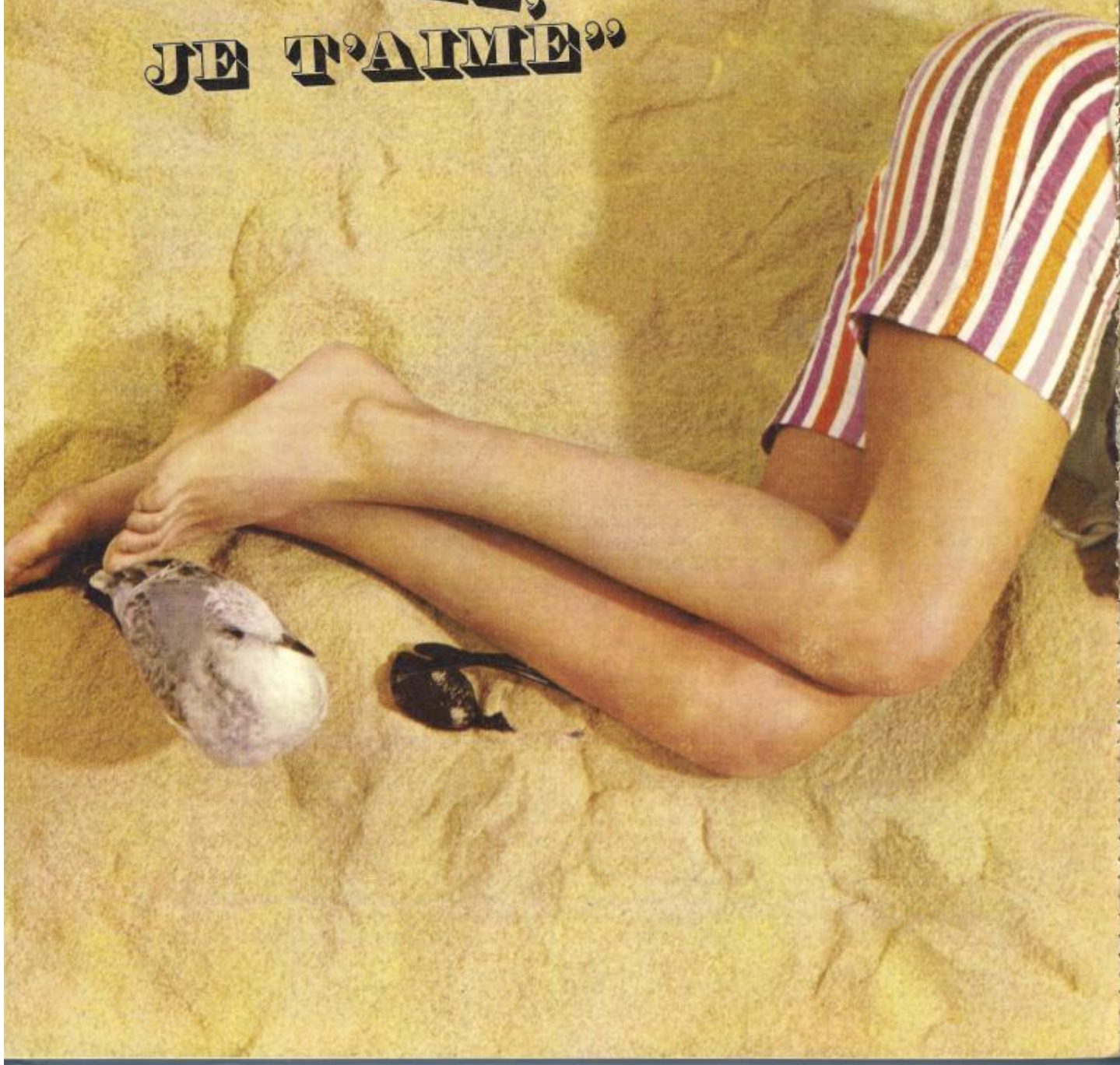
**“JE T'AIME,  
JE T'AIME”**

C'est l'actrice de l'année. Fille d'ambassadeur, débutante au nom célèbre, engagée par Resnais, par Herman, par Visconti en l'espace de quelques mois, elle commence une carrière fulgurante. Avec « Je t'aime, je t'aime », le nouveau Resnais, elle défend les chances de la France au festival de Cannes.

A 15 h 30, le 4 septembre 1967, un vague écrivain belge du nom de Claude Ridder (Claude Rich), s'embarque dans une machine à explorer le temps. A 17 h, il est de retour, après avoir rencontré les femmes qui ont hanté sa vie. Jeux du temps et de la mémoire,

amours blessées, angoisse existentielle, petite musique fredonnée les lèvres closes : dans « Je t'aime, je t'aime », Resnais fait jouer toute sa lyre. Comme toujours, comme dans « Hiroshima », dans « Marienbad », dans « Muriel », tout se construit autour d'un visage de femme : Catrine, le grand amour de Ridder. C'est Olga Georges-Picot. Alain Resnais, l'homme muet du cinéma français, a bien voulu nous parler d'elle et de son film.

« « Commit yourself », « donnez-vous à fond », disent les Anglo-Saxons. Chez Olga, c'est ce que j'aime. Elle se risque totalement quand on la filme. Elle ne prend aucune précaution. Quand nous faisons des essais, je lui



demandais d'improviser. Je me baladais autour d'elle avec une caméra de 16 mm. Elle pouvait me retrouver devant ou derrière, à gauche ou à droite. Cela ne la gênait pas : elle ne cessait jamais de jouer. Une actrice me passionne quand elle se met à faire des choses que je n'ai pas prévues. Olga, c'est cela : une instinctive.

Avant elle, j'ai fait plus d'un an de recherches pour le personnage de Catrine. Et puis Olga est venue. Nous nous sommes tout de suite entendus sur une technique de jeu dérivée des méthodes de Stanislavski : je voulais construire le personnage de l'intérieur,

*Olga et son personnage sont nés sous le même signe : le Capricorne, symbole ambigu de vitalité et de mélancolie...*

découvrir des équivalences internes entre l'actrice et le personnage, entre Olga et Catrine.

On raconte que je ne voulais pas faire tourner Olga parce qu'elle portait le nom d'une famille célèbre. En fait, Georges-Picot, à moi, ça ne me disait rien. Un jour, en rentrant de Beyrouth, j'ai téléphoné à Olga parce que l'hôtel où je vivais là-bas portait son nom. « Ce doit être un signe », ai-je dit. Je n'avais pas fait le rapprochement.

Le personnage de Catrine : une fille un peu inquiétante. Mais pas du tout à première vue : son angoisse n'apparaît que furtivement sur son visage. Une névrose fugitive.

Elle a peur de la mort. Elle voit la mort en tout, elle la sent autour d'elle. Même son immobilité est une immo-

bilité de cadavre. Mais un cadavre d'une santé rayonnante ! C'est pourquoi il me fallait une fille très mobile, très saine, pleine de soleil comme Olga, pour que cette mort soit un sentiment pur, profond. Aucune trace de maladie, de corruption : une de ces filles de vingt-cinq ans environ, mais au fond sans âge, car elles ne bougent pas, ne changent pas pendant dix ans.

La mort, c'est une des premières choses qui frappent l'enfant et puis il l'oublie en grandissant. Mais justement, Catrine est un personnage très enfantin. Elle refuse de travailler, totalement. Elle n'a aucune ambition. Elle vit à la traîne de tous les gens qu'elle rencontre. C'est ce qui attire le personnage masculin. Il trouve en elle une espèce de délectation morbide. Lui

photographies J.-P. Fouchet



non plus d'ailleurs n'a aucune ambition.

A mesure que le film avance, Ridder découvre que Catrine est celle qui a compté le plus. Mais en réalité, toutes ces femmes qu'il rencontre n'en sont qu'une. A un moment, il dit : « Je n'aurais jamais dû te rencontrer. » Et Catrine répond : « Tu aurais rencontré ma sœur. » Chez toutes, ce même regard à ne pas prendre au sérieux le désespoir ; mais à l'avoir fiché au cœur. Cette machine à explorer le temps, ce n'est pas de la science-fiction. C'est une fantaisie, peut-être parce que j'aime bien les contes de fée. Les sauts dans le temps apparaissent dans le jeu mais jamais au niveau du costume ou du décor. Mes personnages sont de ceux qui portent le même chandail pendant dix ans.

En fait, tout le film se déroule dans une sorte de présent, mais le temps s'y élargit et s'y rétrécit, comme on ne peut le faire qu'au cinéma. Catrine est une fille d'aujourd'hui. Elle vit tellement dans le présent qu'elle sent le temps couler à travers elle...

Le fantastique est dans la simplicité du film. Je définirais son climat comme une sorte de regard un peu étonné devant nos agissements si simples mais démentiels quand on y pense. Vous savez, Picasso s'émerveillant qu'on ne fonde pas dans sa baignoire comme un morceau de sucre...

C'est un film intimiste, chuchoté. Ça me fait penser à une musique, « Morceau en forme de poire » de Satie, ou une musique de Webern, bâtie sur les silences. Ça repose plus sur ce qui manque que sur ce qui s'y trouve. On sent que des parties très importantes se jouent

non seulement entre les mots, comme dans Tchékhov, mais aussi entre les plans. C'est une construction purement émotionnelle.

Ces personnages vivent complètement repliés sur eux-mêmes, sans communication avec la société. Catrine lit peut-être des livres mais elle ne les finit jamais. J'ai essayé aussi de leur faire lire des journaux. Impossible. Ils ont refusé toute conscience. Il n'y a pas de moralité : j'ai voulu laisser ouvertes toutes les hypothèses. Ce n'est pas à moi de tirer la conclusion. Au fond, un metteur en scène fabrique toujours des films que désire inconsciemment le public. Ce que je fais, c'est toujours du documentaire. ”

*... une mélancolie que l'on retrouve dans cette tristesse assourdie, ce visage de soleil rayé d'une pluie secrète...*





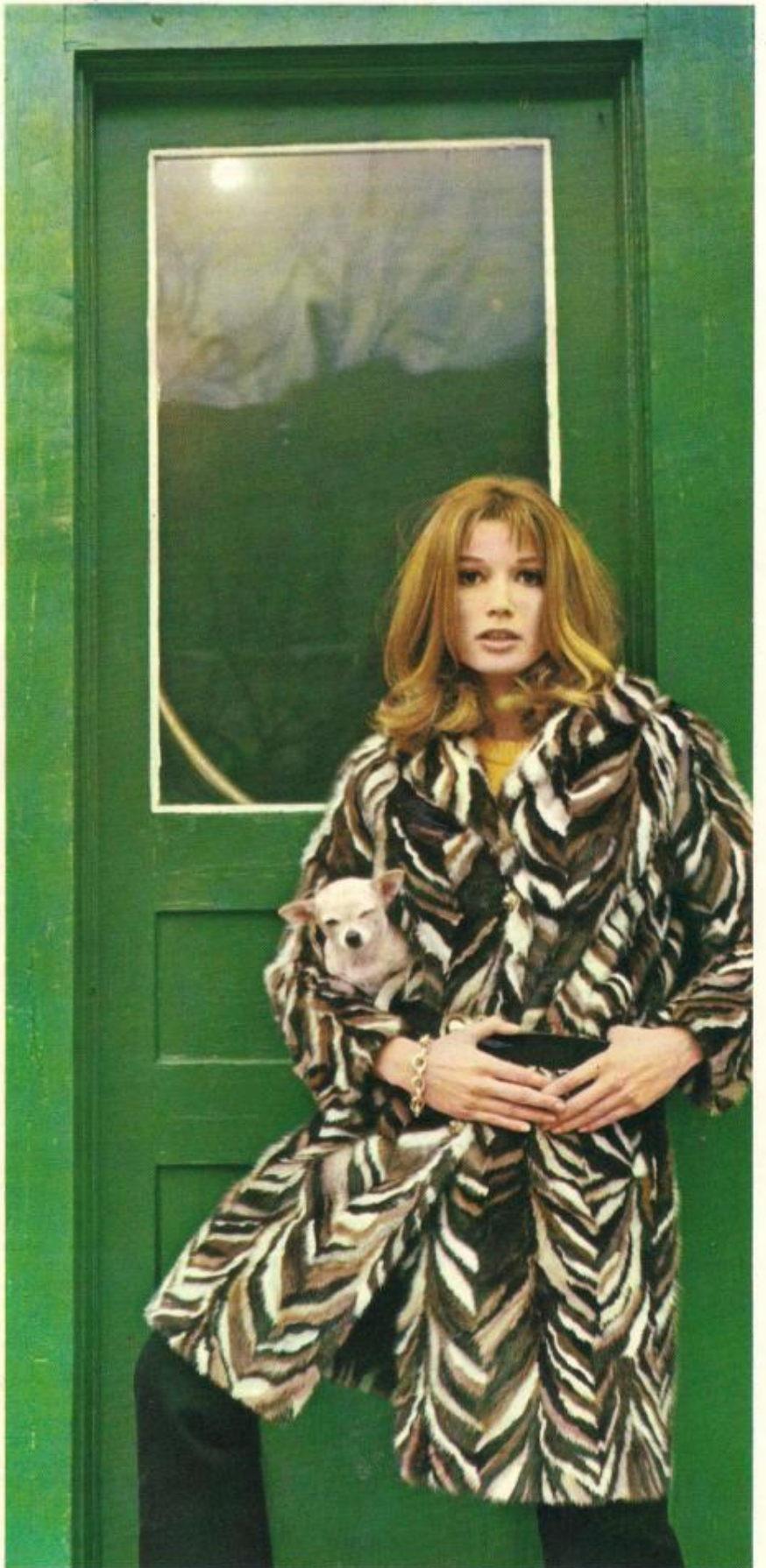
...cette nonchalance un peu « Rive-gauche », entre la frivolité et le naturel (ici chez Dior)...



... souvenir tout proche d'un passe de mannequin qu'elle évoque ici avec Catherine Harlé...



... et peut-être également refus de s'installer, perchée au bord de la vie dans sa bohème sage...



... Olga, c'est tout cela et aussi « une vraie professionnelle », assure Alain Resnais. Jeune femme qui, devant l'objectif, compose tout de suite une image d'elle-même.

